

Le dernier jour de Walter Benjamin

Ce qui est resté au bord du chemin

Angela Cozea, Ph.D.

Volume 14, numéro 2, printemps 2002

La mort prononcée

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1073979ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1073979ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (imprimé)

1916-0976 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Cozea, A. (2002). Le dernier jour de Walter Benjamin : ce qui est resté au bord du chemin. *Frontières*, 14(2), 84–86. <https://doi.org/10.7202/1073979ar>

Le dernier jour de Walter Benjamin

Ce qui est resté au bord du chemin

Angela Cozea, Ph.D.,
professeure, Département d'études françaises,
University of Western Ontario.

Walter Benjamin, le plus mélancolique des philosophes allemands, épris de littérature et de voyages, reste à ce jour un théoricien de la modernité des plus clairvoyants, sinon prophétiques. Comme tant d'autres intellectuels d'origine juive, il est dès 1933 obligé par la montée du nazisme à quitter son pays natal et à s'engager dans un exil qui ne finira qu'avec sa mort. Réfugié à Paris, où il passa des années très difficiles tout en continuant de poursuivre ses recherches à la Bibliothèque Nationale, il espéra longtemps pouvoir obtenir la naturalisation française. De leur côté, ses amis Théodor Adorno et sa femme Gretel Adorno, exilés aux États Unis, le pressaient de les rejoindre. Benjamin remit la décision de traverser l'Atlantique jusqu'au moment où il devint difficile de quitter une France dont le gouvernement s'était engagé à remettre les ressortissants allemands d'origine juive entre les mains des nazis. Finalement, on l'aïda à passer la frontière des Pyrénées en Espagne, où il allait s'embarquer pour New York. Le passage de la frontière accompli, le petit groupe de fugitifs auquel il appartenait fut arrêté à Port-Bou par les autorités espagnoles, qui les menacèrent de les rendre le lendemain aux autorités françaises. Accablé par ces menaces – fausses, prétendit-on plus tard – ou peut-être las d'avoir été traqué depuis trop longtemps, Benjamin se donna la mort en prenant la dose de morphine qu'il portait sur lui.

... UN HÉRITAGE QUI PORTE LE NOM CATASTROPHE

Parmi de nombreuses réflexions benjaminienne sur la possibilité de la représentation du bonheur, nous retenons ce fragment, appartenant au Cahier N [Réflexions théoriques sur la connaissance, théorie du progrès], du *Livre des Passages* :

Une formule qui donne à penser : « Une des plus singulières particularités de l'esprit humain [...] est le fait que le présent, quel qu'il soit, n'éprouve aucune envie dans son ensemble, malgré tant d'égoïsmes chez les individus, par rapport à ce qui sera son futur. » Cette absence d'envie indique que la représentation du bonheur qui est la nôtre est très profondément imprégnée par l'époque dans laquelle nous vivons. Le bonheur n'est pour nous représentable que dans l'air que nous respirons, parmi les hommes qui ont vécu avec nous. Dans la représentation du bonheur, en d'autres termes – c'est ce que nous apprend ce fait singulier –, vibre la représentation de la rédemption. (La formule se trouve chez Lotze, *Mikrokosmos*.) (Benjamin, 1993, p. 497)

Cette figure de la vibration, du battement, de l'oscillation de deux paires qui communiquent, fonctionne non pas tant selon le modèle de l'appel et de la réponse, comme chez les oiseaux qui entretiennent leur dialogue, mais plutôt selon le modèle d'un envol et vol commun des partenaires qui sont, d'un côté, la représentation du bonheur [*die Vorstellung vom Glück*]; et, de l'autre, la représentation de la rédemption [*die Vorstellung der Erlösung*]. Et pourtant, la phrase est formulée comme pour dire que la représentation de la rédemption, de la libération, du rachat, battait ses ailes de l'intérieur, en quelque sorte, et à l'intérieur de la représentation du bonheur, comme le pendule qui oscille à l'intérieur de l'horloge. Des oiseaux qui s'envolent, alors, qui battent des ailes séparément, mais qui ne sauraient continuer l'un sans l'autre.

Il y a, dans ces métaphores auxquelles je fais appel ici – et ce, évidemment, à partir du verbe « vibrer » [*schwingen*] et grâce à lui –, une certaine représentation de l'avenir aussi, qui m'intéresse au plus haut point. Elle a à voir avec le bonheur du moment présent. Pour l'instant, j'aimerais délimiter ou limiter le présent à l'étendue de la journée, à la mesure que nous donnent les

vingt-quatre heures d'une journée. Bonheur, ou chance (nous allons revenir sur cette distinction) en guise de ce qui est en jeu dans l'absence de jalousie pour l'avenir, et cela, quel que soit ce présent, comme Benjamin l'observe à la suite de Lotze (à qui la citation précédente portant sur la représentation du bonheur appartient). En guise de figure de ce qui se joue dans le battement, dans le souffle, dans la suite des respirations qui scandent une journée. « Ce bonheur est fondé précisément sur la désespérance et sur la déréliction qui étaient les nôtres. Notre vie [...] est un muscle [*Muskel*] qui a assez de force pour contracter la totalité du temps historique. Ou encore, la conception authentique du temps historique repose entièrement sur l'image de la rédemption » (Benjamin, 1993, p. 498).

Benjamin semble avoir redouté une forme de catastrophe particulière : celle d'une certaine pensée historique, d'une certaine philosophie aussi. Pensée qui interprète et par conséquent pétrifie ce que Benjamin appelle, de manière générale, les phénomènes, en en faisant des objets de l'admiration. C'est par rapport à ce péril qu'il faut comprendre la philosophie benjaminienne. C'est par rapport à ce péril que son travail se définit comme travail de sauvetage.

De quel péril les phénomènes sont-ils sauvés ?

Non pas seulement, et non pas principalement du discrédit et du mépris dans lesquels ils sont tombés, mais de la catastrophe que représente une certaine façon de les transmettre en les « célébrant » comme « patrimoine ». – Ils sont sauvés lorsqu'on met en évidence chez eux la fêlure. – Il y a une tradition qui est catastrophe. (Benjamin, 1993, p. 490-491)

Refléchissons, donc, un moment au sens des mots patrimoine, héritage, tradition comme catastrophe.

« Nul, dit Pascal, ne meurt si pauvre qu'il ne laisse quelque chose [derrière lui]. » Des souvenirs au moins, continue Benjamin

dans son essai sur le Narrateur, « mais qui ne trouvent pas toujours d'héritiers ». Il revient au romancier de recueillir cette succession, et cela rarement sans une profonde mélancolie¹. Il me semble important de relier cette forme de dépaysement, dont Benjamin, après Lucács, parle dans son essai, avec une forme de dépaysement, de « déterritorialisation », que je veux approcher comme la condition essentielle de la rencontre, traduction et anéantissement des langues où la catastrophe liée à la destinée de Walter Benjamin lui-même aboutit.

Quand le moment est venu, pour lui, de mourir, Walter Benjamin, cet homme qui avait sans cesse réfléchi au sens du passage de la vie à la mort, n'avait rien, ou presque rien à laisser derrière lui.

Insistons sur la confluence troublante des langues qui marque les derniers jours de la vie de Benjamin : l'espagnol du dernier rapport de la police douanière par lequel, au mois d'octobre 1940, on répondait à la requête d'information concernant la mort de Benjamin ; le français de la note que Benjamin a vraisemblablement confiée à sa compagne de voyage, Henny Gurland, avant sa mort ; l'anglais dans lequel Lisa Fittko, la guide qui conduisait le petit groupe de fugitifs, rendra compte, 40 ans plus tard, de la traversée de la frontière ; enfin, la langue maternelle de Benjamin ; toutes ces langues, et bien d'autres, témoignent d'un mouvement de transfert, *umsetzen* (*Umsetzenaktion* comme il sera nommé par les Allemands lorsque les trains vont sillonner l'Europe d'un bout à l'autre, pleins à l'aller et vides au retour). C'est donc ce transfert, cette traduction, cette funèbre, mortelle « déterritorialisation », qu'il faut dévisager lorsqu'on parle de l'héritage que Benjamin a laissé derrière lui.

Ce transfert est tout de suite apparent lorsqu'on pense au village où il est mort, où, selon ses propres mots, personne ne le connaissait. Benjamin est, bien sûr, un des millions dont le sort a été de ne pas pouvoir transmettre de dernier vœu à des héritiers. Lorsque, plus de 40 ans plus tard, Claude Lanzmann (1985, p. 11-12) a entrepris de recueillir les témoignages des survivants de la Shoah, il a dû aller aussi « loin » qu'Israël, New York, Corfou, des lieux de fin du monde ou des refuges de fin du monde selon la multitude des sens que l'on peut donner à ces mots, et, en même temps, aussi « près » que ce centre même de la terreur que fut l'Europe centrale.

Il est fascinant de regarder la carte et de voir combien ces places, noms de lieux où il n'y avait rien ou presque, mais aussi noms de petits villages, que l'on a considérés, et souvent à juste raison, complètement isolés, et où les Allemands avaient décidé d'installer les camps de la mort, étaient en fait



A. Païement, Où mourut Léonard de Vinci, 1983

situés près des grandes villes. *Shoah* est « la consommation, la brûlure, l'incendie, voire la crémation et l'incinération », pour reprendre les mots de Derrida (1987, p. 101) dans un contexte approprié, des langues et de leurs traductions ; une confluence de langues rarement témoignée, et qui rarement arrive à parler aussi radicalement de ce à quoi la rencontre des langues et des peuples donne lieu².

Dans la lettre ou note que Benjamin adresse à sa compagne de voyage Henny Gurland le matin de sa mort, et qui contient une « pensée » pour Adorno³, Benjamin dit :

Dans une situation sans issue, je n'ai d'autre choix que d'en finir. C'est dans un petit village dans les Pyrénées où personne ne me connaît [que] ma vie va s'achever. Je vous prie de transmettre mes pensées à mon ami Adorno et de lui expliquer la situation où je me suis vu placé. [Il ne me reste pas assez de temps pour écrire toutes ces lettres que j'eusse voulu écrire.] (Benjamin, 1977, p. 1196).

Si nous voulons croire, avec Rolf Tiedemann, l'éditeur des œuvres complètes de Benjamin, que le sens de ce mot n'est pas « dans ce dernier moment je pense à vous » (et ce, en dépit des liens qui pouvaient unir les deux hommes), mais plutôt un mot dans le sens où Pascal l'aurait légué ; alors, continue Tiedemann, on peut imaginer qu'il s'agissait ici de pensées « orales », « de vive voix », *mündliche Gedanken*, que Henny Gurland aurait dû ou pu transmettre à Adorno et qui, selon l'éditeur, auraient eu trait au manuscrit dont Lisa Fittko, le guide, parle dans sa description de la traversée mais dont la trace a été perdue à Figueras (Benjamin, 1977, p. 1203).

GEISTESGEGENWART : PRÉSENCE D'ESPRIT INCARNÉE, CORPORELLE

L'avenir dont nous pouvons nous charger, véritablement, est celui des prochaines vingt-quatre heures. Celui qui va chercher son avenir lointain chez les voyantes est pour Benjamin, au contraire de ce que l'on pourrait imaginer, l'équivalent du joueur qui « mettrait la main à la tâche ». Le joueur qui triche veut tromper le sort et fait intervenir une forme d'expérience – ou de connaissance – dans le déroulement de ce qui, autrement, se manifeste comme pur hasard. Comme dans le jeu de hasard, l'affrontement entre l'être humain et son avenir doit être décidé par l'action qui éclate dans l'espace d'un moment :

Celui qui interroge les diseuses de bonne aventure au sujet de l'avenir abandonne, sans même le soupçonner, une connaissance intérieure de ce qui va être mille fois plus précieuse que tout ce qui peut lui être dit chez elles. Car la présence d'esprit [*Geistesgegenwart*] est un extrait de l'avenir ; il suffit de saisir ce qui s'accomplit dans une seconde, et ceci est bien plus décisif que de connaître d'avance l'occurrence, fût-elle la plus éloignée. (Benjamin, 1991, p. 141, ma traduction)

La différence entre l'écoute hébétée de ce qui nous est dit au sujet de ce qui va être et le fait de nous engager dans la rencontre avec l'avenir est la différence entre interpréter et utiliser les signaux qui, jour et nuit, nous traversent. Car, avant même qu'une telle prophétie ne soit passée dans un moyen de présentation – mot ou image –, le meilleur de sa force est déjà mort. Il s'agit d'une force qui nous atteint au plus profond, nous contraint, et par rapport à

laquelle nous savons à peine comment régler nos actions. On ne substitue point impunément les intentions, on ne vole pas impunément au corps le pouvoir de rencontrer la destinée sur son propre terrain et de l'emporter sur elle. Le moment représente les fourches caudines⁴ sous lesquelles la destinée passe, s'inclinant devant le corps. Transformer la menace de l'avenir dans un maintenant accompli, seul miracle télépathique digne d'être souhaité, est le travail de la présence d'esprit incarnée, corporelle.

La journée attend, étalée chaque matin sur notre lit comme une chemise fraîche; cette toile de pure prédiction, incomparablement fine, incomparablement dense, nous va comme un gant. Le bonheur [Glück] des prochaines vingt-quatre heures dépend de notre habileté, dès notre réveil, à la ramasser (Benjamin, 1991, p. 142, ma traduction).

Les vingt-quatre heures du dernier jour de la vie de Benjamin dépendaient, elles aussi, de cette habileté à ramasser, à saisir, la chemise fraîche, la toile de pure prédiction du bonheur. De ce que Benjamin appelle autrement « présence d'esprit incarnée, corporelle » [*leibhafter Geistesgegenwart*]. Mais, ce jour-là, il s'agissait peut-être plus de *Glück* traduit comme « sort » [*Schicksal*], « destinée » ou « chance », plutôt que « bonheur ». Ce jour-là, il s'agissait plus que jamais de réagir à l'impossibilité de faire appel à l'expérience. Et la présence d'esprit s'est présentée, ce jour-là, comme suit :

Le 25 septembre, 1940

Port-Vendres (Pyrénées Orientales, France)
À partir de là, la montée se fit plus escarpée. Nous commençâmes aussi à douter de la direction qu'il fallait prendre. Je fus surprise de voir que Benjamin était très habile à bien lire notre petite carte, à m'aider à suivre la direction correcte et à nous tenir au bon chemin.

Mais le mot « chemin » devint de plus en plus symbolique. On pouvait voir les traces d'un sentier, mais le plus souvent, ce qu'on suivait était une piste à peine discernable parmi les roches – et puis ce vignoble abrupt que je ne vais jamais oublier. [...] Nous passâmes auprès d'une flaqué. L'eau était verdâtre, visqueuse et puait. Benjamin s'agenouilla pour boire. « Vous ne pouvez pas boire cette eau lui dis-je, elle est empestée, elle est certainement contaminée. » [...]

« Veuillez m'excuser », dit Benjamin, « mais je n'ai pas le choix... » (Benjamin, 1977, p. 1185-1191, ma traduction).

S'agenouiller pour boire l'eau visqueuse, empoisonnée, est aussi un mouvement par lequel le corps s'agenouille sous les fourches caudines. Le moment fut puissant et

cruel, car sous son poids, le corps dut s'incliner devant sa destinée, devant le sort. Ce matin-là était venu, lui aussi, comme tant d'autres, sous la métaphore d'une chemise fraîche, faite du tissu incomparablement serré « d'une prophétie [...] étalée sur le lit »⁵. Ce que cette chemise, de pure prédiction, présageait ce matin-là, ne pouvait être saisi que dans l'impossibilité où Benjamin se trouva – à la presque fin de la traversée de la frontière – de faire autrement que de boire.

Des souvenirs, dit Benjamin dans *Chronique berlinoise*, même lorsqu'ils s'étoffent, ne constituent pas toujours une autobiographie. L'autobiographie a trait à ce qui fait le continuuel écoulement de la vie, alors que dans ce texte, il est question d'espace, de moments, de discontinuité.

À travers la remémoration, des êtres qui ont été les plus proches vont reprendre forme, vont ressurgir de l'ailleurs qu'ils habitent : rasant les murs comme des mendiants... Et pourtant ces morts-là n'effrayent point l'enfance, car elle, qui n'a pas d'idée préconçue, n'en a pas non plus à l'égard de la vie. « L'enfant va à l'encontre du royaume des morts, là où celui-ci pointe dans le royaume des vivants, aussi précieusement lié à lui (et à vrai dire avec non moins de réserve) qu'à la vie même » (Benjamin, 1990, p. 281).

La sensibilité à travers laquelle ce lien est établi, entre l'enfant et sa ville, doit obéir aux véritables frontières de ce pays natal.

Cette sensibilité avait envoyé Benjamin enfant jusqu'à la frontière de ce sol éloigné, dans le passé, où les morts de ses morts étaient ensevelis; plus tard, à travers les voyages, vers tant de lieux qu'il ne connaissait pas encore, et vers lesquels il se dirigea comme vers son avenir. Dans le journal de mai-juin 1931, Benjamin formulait l'idée que « nos vœux les plus profonds ne nous apparaissent jamais au présent comme à l'heureux élu du conte qui les voit exaucés, mais toujours au passé, dans le souvenir [...] » (Benjamin, 1990, p. 176-177).

Bibliographie

BENJAMIN, Walter (1977). *Das Passagen-Werk, Gesammelte Schriften V*, 2 vol, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag.

BENJAMIN, Walter (1993). Cahier N [Réflexions théoriques sur la connaissance], dans *Paris, capitale du XIX^e siècle. Le Livre des Passages*, traduction Jean Lacoste, Paris, Cerf.

BENJAMIN, Walter (1991). *Einbahnstraße*, dans *Gesammelte Schriften*, Vol. IV, I, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, (*Sens unique* précédé de *Une enfance berlinoise*, traduction de Jean Lacoste, Paris, Maurice Nadeau, 1978).

BENJAMIN, Walter (1990). *Chronique berlinoise*, dans *Écrits autobiographiques*, texte français Christophe Jouanlanne et Jean-François Poirier, Christian Bourgois Éditeur.

DERRIDA, Jacques (1987). *De l'esprit. Heidegger et la question*, Paris, Éditions Galilée.

LANZMANN, Claude (1985), *Shoah*, Paris, Fayard.

Notes

1. L'éclaircissement de cet aspect des choses, nous le devons à Georg Lucács, qui a vu dans le roman « la forme du dépaysement [*Heimatlosigkeit*] transcendantal. » (« Le Narrateur. Réflexions sur l'œuvre de Nicolas Leskov », in *Rastelli raconte... et autres récits*, trad. Ph. Jaccottet, Paris, Seuil, « Fiction & Cie », 1987, p.165.)
2. « Qu'est-ce que l'esprit ? Réponse ultime, en 1953 : le feu, la flamme, l'embrasement, la conflagration » (Derrida, 1987, p. 102).
3. Henny Gurland la reçut, il paraît, de Benjamin lui-même le matin, avec l'aveu qu'il avait pris une grande quantité de morphine. (Benjamin, 1977, p. 1202-1203)
4. NDLR : Selon le *Petit Robert*, on appelait Fourches Caudines le défilé de plus en plus étroit, en forme de fourche, près de Caudium, où les Romains furent battus en 321 av. J.-C. et contraints de passer sous le joug. Passer sous les fourches caudines : subir des conditions déshonorantes, honteuses.
5. Cette fois, je parle de métaphore parce que Benjamin n'a pas pu dormir, cette dernière nuit de sa vie, dans un lit : « [Mayor Azéma] now suggested that we take a walk this afternoon and do the first part of the route to test whether we would find our way. [...] You spend the night at the inn and tomorrow morning at around 5 o'clock, while it is still dark [...], you start out again and go all the way to the Spanish border. [...] We shook hands. « *Je vous remercie infiniment, Monsieur le Maire* », I heard Benjamin say. [...] We had made it, after almost three hours. This was about one third of the total route [...]. We sat down and rested for a while. Benjamin stretched out on the grass and closed his eyes, and I thought it must have been tiring for him. [...] I am staying here. I am going to spend the night here, and you will join me in the morning. [...] This was wild mountain territory, there could be dangerous animals. [...] It was late September and he had nothing with which to cover himself. There were smugglers around and who knew what they might do to him. He would have nothing to eat or drink. » (Benjamin, 1977, p. 1186-1187)